

Connaître et entretenir les revêtements muraux synthétiques

François Varin

Numéro 158, automne 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/89247ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (imprimé)

1923-2543 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Varin, F. (2018). Connaître et entretenir les revêtements muraux synthétiques. *Continuité*, (158), 10–13.

Connaître et entretenir les revêtements muraux synthétiques

Au fil du XX^e siècle sont apparus divers parements synthétiques pour protéger les murs des bâtiments. Certains méritent d'être préservés, d'autres pas.

Qu'est-ce que tout propriétaire devrait savoir à ce sujet ?

Notre expert vous explique.

FRANÇOIS VARIN

Dans quel contexte les revêtements muraux synthétiques sont-ils inventés ?

Au XX^e siècle, le domaine de la construction résidentielle est en ébullition. Les citoyens affluent vers les villes, ce qui impose de bâtir des résidences plus vite et aisément. Par ailleurs, la révolution industrielle engendre de nouveaux moyens de production. L'industrie crée des matériaux synthétiques, abordables et de pose rapide, dont beaucoup imitent leurs pendants traditionnels (pierre, bois, brique, ardoise, bardeau de bois). Résultat : la propriété devient plus accessible.

Quels sont les produits marquants de cette catégorie ?

Une dizaine de revêtements connaissent un succès populaire au courant du XX^e siècle.

C'est d'abord la tôle embossée qui fait son apparition. Une nouvelle technologie permet de presser des feuilles de tôle galvanisée avec lesquelles on peut recouvrir des murs, des toitures, voire des intérieurs

de commerces. Ces feuilles sont clouées sur les murs existants, de bas en haut, et s'emboîtent de manière étanche. Des matrices permettent de reproduire différents motifs, imitant notamment la pierre taillée et l'ardoise.

Au début du siècle, à la suite de la popularisation du ciment Portland, est lancé le bloc de béton texturé. Celui-ci permet l'érection rapide d'un bâtiment puisqu'il joue un rôle à la fois structural et ornemental. « Faisant au béton l'honneur de le tailler, de le boucharder, de le ciseler, nous avons obtenu des surfaces dont la beauté ferait trembler les tailleurs de pierre », déclare alors l'architecte français Auguste Perret. L'industrie cherche à imiter les tailles de pierre, mais crée aussi de toutes nouvelles textures.

Dans les années 1920 à 1950 se répand la tuile d'amiante-ciment. Elle est constituée de fibres d'amiante mêlées à du ciment et pressées en plaques d'environ 0,5 cm d'épaisseur. De bel aspect, elle coûte peu et ne nécessite pas d'entretien, en plus d'être

ignifuge. Elle se présente en carreaux d'environ 30 cm, posés de manière oblique avec les coins légèrement tronqués, ou en bandes rectangulaires d'environ 30 par 60 cm, striées ou ondulées en surface, fixées horizontalement par chevauchement de bas en haut.

D'abord utilisé pour les cuisines et salles de bain, le panneau de verre structural s'installe à l'extérieur dans les années 1930 à 1950. Connu sous le nom de Vitriolite, Carrera Glass ou Sani Onix, il modernise les rez-de-chaussée des façades commerciales de style Art déco ou moderne. Le verre peut être courbé en lignes épurées, gravé ou sculpté. Son côté exposé est poli à la flamme, ce qui lui confère une surface brillante. Au début, il existe en beige, blanc et noir ; mais l'industrie évolue et, vers 1935, elle offre plus de 30 coloris, certains translucides. Ce matériau coûteux demeure toutefois l'apanage de commerces réputés.

Après avoir produit du papier-feutre goudronné pour étanchéifier les couvertures, l'industrie commercialise, dans les années 1930 à 1960, un papier goudronné texturé



Clouées sur les murs existants, les feuilles de tôle embossée peuvent arborer différents motifs.

Photo : Perry Mastrovito

à appliquer sur les murs. Pour le produire, on presse des granules de terre cuite sur un épais papier en imitant des rangs de briques ou de pierres. Manufacturé en rouleau, ce parement est apprécié pour son faible coût, sa simplicité et sa rapidité d'installation. Il permet de rénover l'apparence du bâtiment et de limiter l'entretien du bois tout en améliorant l'étanchéité et l'isolation des murs.

Vers 1940, on crée, à partir d'un revêtement de ciment, de la fausse pierre à poser sur treillis de métal ou directement au mur. Appelé Formstone ou Permastone, ce produit est appliqué en trois couches. La première, d'une épaisseur de 1 à 2 cm, est scarifiée avant de sécher; la deuxième, plus fine de moitié, doit être encore malléable quand on applique la troisième, de même épaisseur. Cette couche de finition colorée est modelée alors qu'elle est encore humide grâce à des moules qui impriment la forme des pierres et le tracé des joints.

La technique de pose élaborée de ce parement, abandonné à la fin des années 1960, exige qu'on fasse appel à une entreprise de maçonnerie.

L'Isorel, mieux connu sous la marque de Masonite, est un panneau de fibres de bois agglomérées sous l'effet d'une forte pression et de la chaleur. Ce matériau naturel ne contient aucun liant ou adhésif cancérigène. Dès les années 1930, il est produit en masse pour finir les intérieurs (murs et portes). Dans les années 1940 et 1950, il est aussi utilisé à l'extérieur, reproduisant l'apparence des planches à clin de bois.

L'industrie développe ensuite des nouveautés soi-disant sans entretien, comme le clin d'aluminium ou de vinyle. Le premier, utilisé dans les années 1940 à 1960, imite le grain du bois. Il s'installe directement contre le revêtement original ou sur du carton-fibre qui rigidifie la planche profilée tout en amortissant le bruit. Le second, moins

coûteux, s'impose dès le début des années 1970 et demeure populaire. Ces larges bandes, qui reproduisent deux planches à clin de bois superposées pour plus de solidité, s'installent de bas en haut. Comme le Masonite, ces matières synthétiques entraînent la disparition de plusieurs détails architecturaux.

Enfin, dans les années 1970 arrive un « bois d'ingénierie » qui imite à s'y méprendre son pendant naturel. Le CanExel est composé à 95 % de fibres de bois additionnées de cire et de résine, le tout lié à chaud sous pression. Plusieurs couches de peinture cuites au four contribuent à accroître sa résistance aux rayons ultraviolets. Offert dans une grande variété de couleurs, ce parement résiste bien aux chocs, sans gonfler ni fissurer. Il est installé de manière similaire au clin de bois, avec encadrements et planches cornières, tout en requérant moins d'entretien.



Les blocs de béton texturé imitent les tailles de pierre, mais offrent aussi de nouvelles textures.

Photos : François Varin



Dans les années 1920 à 1950, les tuiles d'amiante-ciment séduisent, car en plus de résister au feu, elles sont jolies, peu coûteuses et faciles à entretenir.

Lesquels de ces matériaux devraient être préservés ?

Trois matériaux synthétiques du XX^e siècle présentent un intérêt architectural qui contribue à la diversité de nos paysages villageois et urbains : la tôle embossée, le bloc de béton texturé et la tuile d'amiante-ciment. Pour autant qu'ils soient en bon état et réparables, ces revêtements devraient être préservés.

Employée dès le XVIII^e siècle sur les toitures pour restreindre la propagation des incendies en milieu urbain, la tôle embossée s'invite sur les murs bien plus tard. Posée à la façon du bardeau de bois, elle apporte une contribution intéressante à l'évolution des revêtements muraux.

De même, le bloc de béton texturé, sans offrir la beauté et la solidité de la maçonnerie, est typique du début du XX^e siècle et représente une technique de construction à conserver.

Enfin, la tuile d'amiante-ciment fait partie du paysage québécois depuis plus de 70 ans. Bon nombre de municipalités ont des bâtiments ainsi revêtus qui présentent des caractéristiques typiques. Bien que ce parement occulte un mur traditionnel en bois, il marque par sa facture et son installation de nombreux environnements urbains et villageois. À cet égard, la tuile d'amiante-ciment doit être protégée. Notons que ce produit très résistant, qui comporte seulement une faible part de fibres d'amiante, présente peu de risques pour la santé.

Comment procéder à leur restauration ?

La tôle embossée peut être nettoyée et peinte comme tout autre recouvrement de métal. Pour remplacer les feuilles détériorées, on peut en récupérer d'un endroit moins apparent, par exemple sous la galerie, ou s'en procurer des neuves chez des entreprises américaines qui font du commerce en ligne (consultez le site oldhouseonline.com).

Les murs recouverts de blocs de béton sont généralement bien conservés en raison de la solidité de ce revêtement. Comme pour une maçonnerie, on peut avoir à refaire des joints ou à changer des blocs détériorés par d'autres repris ailleurs sur la maison ou par des équivalents neufs.

Quant aux tuiles d'amiante-ciment manquantes ou brisées, elles peuvent être remplacées par d'autres récupérées d'un endroit peu visible du bâtiment. Procédez

Trois matériaux synthétiques du XX^e siècle présentent un intérêt architectural qui contribue à la diversité de nos paysages : la tôle embossée, le bloc de béton texturé et la tuile d'amiante-ciment.

minutieusement, car elles sont cassantes! Au besoin, on peut découper des carreaux de substitution dans un panneau de contreplaqué ou de Masonite de même épaisseur, qu'on peint de la couleur appropriée, ou dans des feuilles de fibrociment de 6 mm achetées dans une quincaillerie.

Que faire avec les autres matériaux synthétiques?

Il faut les retirer au moment opportun, car ces matériaux sont souvent préjudiciables au style et à la durabilité de la construction.

Exposé aux éléments, le papier goudronné casse et se détériore. Il est rare d'en trouver des exemples en bon état : comme il ne s'entretient pas, il a souvent été recouvert de clin d'aluminium ou de vinyle. Aussi peut-il être remplacé par un revêtement de bois, soit de planches à clin ou de bardeaux, qui respecte l'aspect original du bâtiment.

Appliqué contre les murs à l'aide d'un épais mastic, le verre structural a bouleversé l'apparence de nombreux édifices en masquant des détails architecturaux du

rez-de-chaussée. Il a souvent mal résisté aux intempéries et aux chocs, ce qui donne une apparence négligée.

De même, les autres revêtements synthétiques vieillissent mal en général. La façon dont la fausse pierre est posée ne peut empêcher l'infiltration d'eau et la dégradation. Le Masonite gonfle et pourrit lorsqu'il est exposé aux éléments et à l'humidité; après une quinzaine d'années, la peinture s'écaille, laissant à nu le matériau. Le clin d'aluminium s'entretient et se répare difficilement, contrairement à son équivalent en bois. Enfin, le clin de vinyle, léger et fragile, offre peu de résistance aux chocs ou aux forts vents, notamment par temps froid.

Le CanExel constitue un substitut acceptable à son équivalent naturel puisqu'il est posé à la façon d'un clin de bois, avec encadrements et planches cornières. Mais même lui est vulnérable à l'humidité et nécessite une inspection régulière.

Par quoi faut-il les remplacer?

Très souvent, ces matériaux ont été appliqués sur le revêtement d'origine en

bois, directement ou à l'aide d'un fond de clouage. En les retirant avec soin, on peut trouver dessous un parement encore en bon état, ne nécessitant que de petites réparations. S'il faut recouvrir les murs en neuf, le choix du produit devrait se fonder sur une analyse de l'évolution architecturale du bâtiment et sur l'étude de photographies anciennes.

Notez que les murs des bâtiments traditionnels, faits de matériaux lourds, présentent une forte inertie thermique. Refaire l'isolation est souvent superflu, surtout si cela impose de retirer ou de masquer le revêtement d'origine. Pour accroître le confort des résidents, centrez vos efforts sur le maillon faible d'une construction : les ouvertures. Améliorez le calfeutrage des encadrements. Débarrassez les portes et les fenêtres de tout excédent de peinture qui pourrait les empêcher de bien fermer. Enfin, munissez-les de coupe-froid. ♦

François Varin est architecte.

